

# Retour sur l'agentivité des objets

Louis Quéré

*Occasional Paper 25*  
Paris, Institut Marcel Mauss – CEMS  
avril 2015



## Retour sur l'agentivité des objets

Exposé à la Journée d'étude du groupe Sciences et Technologies de l'IMM (9 mars 2015)

Louis Quéré

La nouvelle socio-anthropologie des sciences, du moins dans sa version française, se dit « orientée-objet » et veut combler une lacune importante de la sociologie classique, à savoir qu'elle a été « une sociologie sans objet » (titre d'un article de Bruno Latour dans *Sociologie du travail*, 1994), et qu'elle a manqué à voir la matérialité du social. Aujourd'hui des doutes sont émis sur la profondeur de cette orientation-objet, qui paraît superficielle à plusieurs. Pour examiner la validité de ces doutes, je voudrais revenir sur la manière dont on peut analyser l'agentivité des objets, ce par quoi j'entends leur statut d'agent ou leur capacité et leur mode d'action. Je laisserai de côté tout un pan important de la théorie de Latour, qui concerne la matérialité du social, c'est-à-dire le rôle des objets en tant que stabilisateurs du lien social ou solidificateurs des interactions sociales. Pour remettre la sociologie sur ses pieds Latour préconise en effet de faire entrer en jeu des acteurs qui « ne sont pas eux-mêmes faits en matière sociale » (Latour, 2006, p. 93), notamment les objets, qu'il faut élever « au rang d'acteurs de plein droit » (*Ibid.*, p. 104). C'est une idée qui lui vient en partie de Michel Serres : « Nos relations, nos liens sociaux, seraient aussi nébuleux que les nuages s'il n'y avait que des contrats entre sujets. En fait, l'objet, spécifique aux hominidés, stabilise nos relations » (Serres). Mais de quel objet s'agit-il ?

Je vais d'abord rappeler la manière dont Latour envisage l'agentivité des objets, ensuite évoquer deux critiques qui lui ont été adressées, et, dans un troisième temps, faire quelques propositions pour réexaminer la question.

\*

\*           \*

Latour parle indistinctement d'objets, de choses, d'entités, d'êtres, voire de modes d'existence ou de régimes d'énonciation (*Ibid.*, p. 346) – ce qui représente une catégorie très extensive. Ce que ces différentes choses ont en commun, selon lui, c'est de faire agir : un objet c'est ce qui fait agir les gens. C'est pourquoi on y trouvera aussi bien les esprits, les

dieux, les fantômes que les œuvres d'art, les lois, les techniques, les outils, les machines et les faits objectifs de la science.

Le « faire faire » serait donc le mode d'agentivité des objets. Mais qu'est-ce au juste que faire agir ? C'est, en raison d'un type propre « de force, de causalité, d'efficacité et d'obstination », déterminer, servir d'arrière-plan, ainsi qu'« autoriser, rendre possible, encourager, mettre à portée, permettre, suggérer, influencer, faire obstacle, interdire, et ainsi de suite » (*Ibid.*, p. 103-4). Dans le « ainsi de suite » on peut aussi inclure : solliciter, inviter, inciter, etc., Latour se référant volontiers aux *affordances* de Gibson.

La preuve que les objets sont des acteurs ou des actants est qu'ils introduisent « une différence dans le déroulement de l'action d'un autre agent » : « *Toute chose* qui vient modifier une situation donnée en y introduisant une différence devient un acteur » (*Ibid.*, p. 103). Nous verrons qu'il s'agit là d'une définition très générale.

Les objets rendent aussi l'action collective : l'action est collective dès lors qu'elle « rassemble différents types de forces qui sont associées précisément parce qu'elles sont différentes » (*Ibid.*, p. 107), ou dès lors qu'elle requiert une composition ou un agencement d'entités de différentes natures, dotées de modes d'existence divers et variés.

Les deux autres catégories abondamment utilisées par Latour pour caractériser les objets sont celles de médiation et d'association. Latour distingue les médiateurs des intermédiaires, les choses pouvant se comporter comme des intermédiaires ou comme des médiateurs. Les intermédiaires « véhiculent du sens ou de la force sans transformation », tandis que les médiateurs « transforment, traduisent, distordent et modifient le sens ou les éléments qu'ils sont censés transporter » (*Ibid.*, p. 58). Ce qui est le cas des objets. S'agissant de l'association, Latour souligne que celle-ci ne concerne pas que les humains ; les objets aussi ont à être reliés ou composés entre eux dans des associations, et cela de différentes façons, selon qu'il s'agit de religion, de science, de technique, de droit ou de politique. D'où sa consigne méthodologique : « Confrontés à un objet, portons d'abord notre attention sur les associations dont il se compose » (*Ibid.*, p. 336).

Le souci de Latour est de « faire parler » les objets, de « leur faire produire des descriptions d'eux-mêmes, des scripts de ce qu'ils font faire aux autres » (*Ibid.*, p. 113-114). Le problème, dit-il, est que le rôle de médiateur des objets n'est que momentanément visible. D'où la nécessité de trouver les occasions où cette visibilité est suffisamment nette : à savoir dans les innovations et les controverses, dans les situations où manque la familiarité avec les objets ou dans « les accidents, les pannes et les grèves » (*Ibid.*, p. 116).

\*

\* \*

Ce discours plutôt général sur les objets n'a pas convaincu ceux qui veulent comprendre comment les objets agissent. Je vais évoquer rapidement deux critiques. La première est de l'historien allemand des sciences Henning Schmidgen, qui, dans un article récent, « The materiality of things » (Schmidgen, 2013), explique que, du fait de son ancrage sémiotique, nourri des problèmes de l'exégèse biblique parmi lesquels prédomine celui de la tradition/transmission, les objets de Latour, de même que ses agencements, ses associations et ses attachements, manquent finalement de matérialité. Par exemple, les objets de la science ne sont jamais pris en considération comme objets matériels, mais comme objets sémiotiques ou comme « régimes d'énonciation ». Beaucoup des objets de Latour ne sont que des êtres de discours, et ses connexions actantielles ne sont que des connexions narratives.

Ainsi ce serait précisément la reconduction des problèmes de l'exégèse biblique dans son anthropologie des sciences qui expliquerait que Latour se soit dès le départ focalisé sur les questions de l'inscription et de la traduction, sur les différences d'inscription, sur les pratiques de représentation (textes, images, schémas, diagrammes, cartes, etc.) et sur les technologies intellectuelles : « Chez Latour, les choses de la science restent légères et transcendantes » ; elles sont délestées de leur matérialité. Je cite Schmidgen (*Ibid.*, p. 16) : dans *La vie de laboratoire*, « le travail de laboratoire est d'abord et avant tout un travail continu sur et avec des textes, travail à travers lequel les différents types d'énoncés sont convertis en faits et non-faits. (...) Le laboratoire, en tant que totalité, est une institution dont le but est la tradition et la transmission [de textes], et dans laquelle ont constamment lieu de l'exégèse, des relectures et des révisions, à la fois écrites et orales, qui réfèrent à des événements se produisant dans les organismes et les machines ». L'observation et l'expérimentation, avec tout ce qu'elles impliquent de préparation, de manipulation et de réglage de matériaux, d'objets, d'instruments, de machines, suivant des techniques et des méthodes établies, y ont peu de place.

La seconde critique est émise par Tim Ingold, qui adresse à Latour le même reproche que Schmidgen, dans un article intitulé « Toward an Ecology of Materials » (Ingold, 2012). La critique ne concerne d'ailleurs pas seulement Latour mais plus largement les approches prédominantes de la culture matérielle qui privilégient les artefacts et les outils, et oublie non seulement la multiplicité des organismes vivants dont toute vie dépend, mais aussi « les flux matériels et les processus de formation » à travers lesquels les objets viennent à exister. Même les matériaux les plus rigides bougent et se transforment, comme, par exemple, le fer que le forgeron façonne en le chauffant, en l'étirant et en le battant, et dont il lui faut suivre

attentivement les changements d'état et l'évolution des aspects.

Pour réparer cet oubli de la matérialité et de son ontogenèse, il faut, dit Ingold, dépasser certaines formes de dualité qui prévalent dans les approches habituelles de la matérialité : celle entre la physicalité brute et son appropriation socio-historique par les humains ; celle entre la matière et la forme ; celle entre nature et culture, etc. Pour contrer ces dualités, Ingold évoque la critique de l'hylémorphisme par Gilbert Simondon : il y a genèse (différenciée) des objets, et cette genèse est une affaire de prise de forme à travers une série d'opérations réparties entre les agents et les objets. La forme n'est pas donnée d'avance ; elle émerge dans une articulation d'opérations de différentes natures. Ingold reprend l'exemple du moulage de briques en argile de Simondon. Voici la description de ce moulage par Simondon lui-même : « Il faudrait pouvoir entrer dans le moule avec l'argile, se faire à la fois moule et argile, vivre et ressentir *leur opération commune* pour pouvoir penser la prise de forme en elle-même. Car le travailleur élabore deux demi-chaînes techniques qui préparent l'opération technique : il prépare l'argile, la rend plastique et sans grumeaux, sans bulles, et prépare corrélativement le moule ; il matérialise la forme en la faisant moule de bois, et rend la matière ployable, informable ; puis, il met l'argile dans le moule et la presse ; mais c'est le système constitué par le moule et l'argile pressée qui est la condition de la prise de forme ; c'est l'argile qui prend forme selon le moule, non l'ouvrier qui lui donne forme. *L'homme qui travaille prépare la médiation, il ne l'accomplit pas ; c'est la médiation qui s'accomplit d'elle-même après que les conditions ont été créées ; aussi, bien que l'homme soit très près de cette opération, il ne la connaît pas ; son corps la pousse à s'accomplir, lui permet de s'accomplir, mais la représentation de l'opération technique n'apparaît pas dans le travail. C'est l'essentiel qui manque, le centre actif de l'opération technique qui reste voilé* » (Simondon, 1989, p. 243 ; c'est moi qui souligne).

La brique moulée est ainsi le résultat du couplage de deux types d'opération : celles, multiples et préparatoires, de l'agent humain ; celle qui a lieu dans le moule, elle-même distribuée entre le moule et l'argile – Simondon la qualifie de « technique ». On notera son insistance sur le fait que cette opération technique « s'accomplit d'elle-même après que les conditions ont été créées ». Elle est de l'ordre non pas d'une *poiesis* mais d'un fonctionnement : « Le fonctionnement est opération et l'opération fonctionnement » (*Ibid.*, p. 244). L'« ensemble ordonné d'opérations » qu'est un fonctionnement se passe de réflexion, de sensibilité ou d'habitudes.

Pour Simondon, le propre de l'objet technique est d'effectuer une opération déterminée, « d'accomplir un certain fonctionnement selon un schème déterminé » (*Ibid.*, p. 246). Mais d'un autre côté, pour qu'elle ait lieu, l'opération technique a besoin des opérations de l'agent humain : « Les gestes de l'opérateur font partie eux aussi de la réalité

technique » (*Ibid.*, p. 239). Il n'y aurait ainsi d'agentivité des objets que sur le mode d'un fonctionnement, et d'un fonctionnement couplé à des opérations, diverses et variées, d'un opérateur humain – ce qui oblige à la penser en d'autres termes que ceux du faire-faire. Dans ce couplage il y a articulation de deux « ensembles ordonnés d'opérations », qui ne sont pas de même nature.

C'est sur ce couplage que Tim Ingold met aussi l'accent. Pour connaître un objet il faut le suivre, l'observer et le manipuler, le soumettre à des opérations, entrer dans un processus de « correspondance », c'est-à-dire de mouvements qui se répondent les uns aux autres dans un devenir. Pour comprendre les matériaux il faut, dit-il, se tourner non pas vers la science mais vers l'artisanat (ou l'art) : « Dans l'acte de production, l'artisan couple ses propres gestes et mouvements (...) avec le devenir des matériaux, suivant les forces et les mouvements qui concrétisent son travail, et se joignant à eux » (*Ibid.*, p. 435). Il pense à partir de ses matériaux, et selon eux, plutôt qu'à leur sujet, et son corps est l'organe de cette pensée. On a alors autre chose qu'un réseau d'entités connectées, un « *meshwork* » plutôt qu'un *network*, un maillage plutôt qu'un réseau.

Tim Ingold en tire la conclusion qu'il ne faut pas considérer les objets comme achevés une fois pour toutes, donc comme inertes. Ils sont un devenir, et il faut rendre compte de leur ontogenèse. « Nous ne devrions pas concevoir les propriétés des matériaux en termes d'attributs. Elles sont plutôt des histoires (...). Comprendre les matériaux c'est être capable de raconter leurs histoires – ce qu'ils font, et ce qui leur arrive, quand ils sont traités de différentes façons – dans la pratique même de travailler avec eux. (...) "La matière est toujours déjà une historicité en cours". (...) Dans le monde phénoménal, chaque matériau est un devenir » (*Ibid.*, p. 434-35).

C'est précisément sur ce point que Ingold critique Latour : les objets de ce dernier sont inanimés ou inertes ; ils sont dépourvus de devenir ; ils ne sont pas considérés en tant que choses qui adviennent dans des processus, des flux et des transformations. « Ce qui les met ensemble ce ne sont pas des mouvements ou un développement, ou des séquences de perception et de réponse, mais des effets interactifs dans un réseau d'effets qui s'étend à tout le champ d'action » (*Ibid.*, p. 436). C'est pourquoi l'écologie de Latour est en fait dépourvue d'énergies et de matériaux. Elle fait finalement abstraction de la matérialité des objets.

\*

\*      \*

J'en viens maintenant à deux propositions pour poursuivre et approfondir l'analyse : a) passer par une analyse grammaticale du « faire-faire » ; b) penser en termes d'interdépendance

d'« ensembles ordonnés d'opérations » de natures différentes.

Le « faire faire » a été analysé depuis longtemps par les grammairiens et les linguistes. Il s'agit du phénomène dit de la *diathèse causative*, c'est-à-dire de l'imputation de l'action à plusieurs agents de niveaux différents (je m'appuie sur Descombes, 2004, chap. X). Exemples : *Caesar pontem fecit* (César a fait faire un pont sur le Rhin en 55 av. J. C.) ; le capitaine du bateau a fait jeter la cargaison par-dessus bord pour sauver le navire ; les « gendarmes couchés » font ralentir les automobilistes plus sûrement que les panneaux de limitation de vitesse, etc. La « diathèse causative » s'applique à un couple d'agents qu'elle différencie et hiérarchise. « Par l'opération causative, le premier actant initial est comme dégradé au rang d'agent immédiat (...) tandis qu'un autre individu entre en scène comme l'agent principal de toute l'affaire » (*Ibid.*, p. 93-94). L'intervention d'un agent principal ne fait pas disparaître l'action de l'agent immédiat. *Elle redéfinit simplement l'ordre des initiatives*. « Ce que l'opération causative déplace n'est pas le fait d'agir, mais plutôt le fait d'agir à titre principal au regard d'une certaine description de l'action. Mais, s'il en est ainsi, il faut que les agents subordonnés retrouvent le statut d'agents principaux au regard d'une autre description de la même action, une description qui soit à la mesure de leur capacité à agir d'eux-mêmes » (*Ibid.*, p. 95). Ce n'est évidemment pas César qui a construit le pont en question, même s'il en a eu l'initiative et en a fait les plans, ce sont ses soldats-maçons qui ont fait ce qu'il fallait, décidant par eux-mêmes des opérations concrètes à faire, pour que le pont soit construit selon les vœux et les plans de César. Ses soldats-maçons ont bien été des agents auxiliaires travaillant pour un agent principal, mais pas des instruments inertes.

C'est un des risques que véhicule l'usage inconsidéré de la catégorie du « faire faire » que de « poser un instigateur sans personne pour agir à son instigation » (*Ibid.*), ou encore que de nier la marge d'initiative des agents immédiats. Dans l'un et l'autre cas, on leur refuse l'autonomie nécessaire à leur action intelligente, et notamment à l'effectuation des opérations concrètes requises. Un autre risque, s'agissant des objets, est de leur attribuer une capacité d'être par eux-mêmes des instigateurs d'actions, indépendamment de leur intégration dans un système d'activité (celui de la conduite automobile, par exemple) et dans des habitudes. Un objet n'est pas un foyer d'initiatives même s'il fonctionne de façon autonome. Son « faire faire » ne correspond pas exactement à celui que saisit la diathèse causative. Quel est-il alors ? Pour l'approcher je propose de le penser en termes d'interdépendance d'« ensembles ordonnés d'opérations » de natures différentes. Je vais présenter cette proposition à travers quatre exemples : le moteur de Simondon ; le marteau de Mead ; les outils du tailleur de pierre de Dewey ; une pratique culinaire.

\*

\* \*

### *Le moteur de Simondon*

La machine, et plus particulièrement le moteur, est pour Simondon le parangon de l'objet technique. Je voudrais rapidement évoquer deux aspects de son argument. Le premier est qu'il faut considérer les objets techniques en tant qu'intégrés à la fois dans une activité (« une tâche ») et dans un système technique : « Les objets techniques ne sont objets que dans la mesure où ils peuvent être mis en oeuvre par un opérateur ; *les gestes de l'opérateur font partie eux aussi de la réalité technique.* (...) L'unité réelle est celle de la tâche plus que celle de l'outil, mais la tâche n'est pas objectivable et elle ne peut être que vécue, éprouvée, accomplie, non à proprement réfléchi » (Simondon, 1989, p. 239 ; c'est moi qui souligne). Par ailleurs, « les objets techniques font partie des ensembles techniques. Par conséquent (...) on ne peut considérer les objets techniques comme des réalités absolues et existant par elles-mêmes, même après avoir été construites. Leur technicité ne se comprend que par l'intégration dans l'activité d'un opérateur humain ou le fonctionnement d'un ensemble technique » (*Ibid.*). Les opérations de l'opérateur peuvent être dites techniques, mais, on l'a vu avec l'exemple du moulage, Simondon a une conception plus restrictive de l'opération technique : elle est l'accomplissement d'« un certain fonctionnement selon un schème déterminé », accomplissement qui s'effectue de lui-même « après que les conditions ont été créées ».

Le second aspect de l'argument de Simondon, qui éclaire aussi l'agentivité de l'objet, est que la machine « fait faire » via « l'information pure » qu'elle véhicule. L'objet technique crée une médiation entre les hommes parce qu'il « possède une sorte d'impersonnalité qui fait qu'il peut devenir instrument pour un autre homme » (*Ibid.*, p. 245). Mais pour qu'une telle médiation soit effective, il faut qu'il y ait *une activité technique*, qui soit autre chose que le simple usage d'un outil ou d'une machine : il faut qu'il y ait « un certain coefficient d'attention au fonctionnement technique – entretien, réglage, amélioration – de la machine, qui prolonge l'activité d'invention et de construction » (*Ibid.*, p. 250). Il n'y a activité technique à proprement parler que si l'usage de l'objet technique contribue à sa genèse continue, et donc prolonge l'invention, notamment par le réglage, l'entretien et l'amélioration de la machine. La médiation est alors assurée par la diffusion du schéma opératoire qui a présidé à l'invention d'un fonctionnement. Dans les termes de Simondon, lorsqu'il est apprécié en tant qu'il a été inventé, pensé et voulu, l'objet technique apporte avec lui « une information pure » (*Ibid.*,



p. 247), dont le contenu est précisément un schéma opératoire. Il y a une condition à cette communication : que celui qui l'utilise l'objet technique « suscite en lui une forme analogue aux formes apportées » par lui. Il suffit d'avoir eu un jour affaire à un bon mécanicien auto pour dépanner sa voiture pour avoir une exemplification de cet argument de Simondon. Mais on peut aussi remplacer « l'information pure » par des significations issues de l'expérience.

### *Le marteau de George H. Mead*

Le marteau de Mead est beaucoup moins élaboré qu'une machine, mais il illustre une autre facette du « faire faire » de l'objet, et de son intégration dans une activité – Mead parle plutôt d'acte –, notamment son intégration à la motricité de l'agent humain. Le marteau fait partie des exemples que Mead donne à plusieurs reprises pour faire comprendre ce qu'il entend par attitude et « début d'acte » : « Si quelqu'un s'approche d'un objet éloigné, il l'aborde en se référant à ce qu'il va faire quand il l'atteindra. S'il s'agit d'un marteau, ses muscles sont prêts à en saisir le manche. Les phases ultérieures de l'acte sont déjà présentes dans les phases initiales, pas seulement au sens où elles seraient prêtes à être déclenchées, mais aussi au sens où elles servent à contrôler le déroulement du processus dans son ensemble. Elles déterminent la manière dont nous allons nous approcher de l'objet, nous en saisir et agir dans les premières phases de sa manipulation. (...) L'acte est déjà présent comme un tout et commande ainsi à son propre déroulement » (Mead, 2006, p. 104). Cette capacité du marteau à déclencher une attitude et une préparation musculaire est en fait liée aux capacités de projection du « corps propre », notamment à la manière qu'il a de se porter activement vers les objets et les événements. Ce dynamisme implique une intentionnalité originale, celle de la motricité, qui donne une signification motrice aux choses et aux objets.

### *Les outils du tailleur de pierre de John Dewey*

Les outils du tailleur de pierre de Dewey sont une autre illustration de l'interdépendance des opérations des objets et de celles des opérateurs humains. Ce que veut montrer Dewey est que les objets opèrent à travers les habitudes, et vice-versa, tout simplement parce qu'ils sont déjà intégrés en elles et qu'elles sont intégrées en eux. L'illustration du tailleur de pierre figure dans le chapitre de *Human Nature and Conduct* sur les habitudes (Dewey, 1922). Dewey y explique que les habitudes sont des arts de faire liés à des matériaux. « Elles impliquent l'adresse ou le savoir-faire (*skill*) des organes sensoriels et moteurs, l'habileté et le métier [acquis par l'exercice], mais aussi les matériaux objectifs. Elles

assimilent des énergies objectives, et produisent un contrôle de l'environnement. Elles exigent de l'ordre, de la discipline et manifestent une technique » (*Ibid.*, p. 15). Et il ajoute : « Nous nous moquerions d'un tailleur de pierre qui dirait que son art est contenu en lui-même, et ne dépend en aucune façon du soutien qu'il reçoit des objets ni de l'assistance que lui procurent ses outils ».

Et Dewey d'expliquer comment les habitudes intègrent des matériaux objectifs et comportent, dans leur constitution même, une composition de choses très différentes. Mais cette association ne fonctionne que si elle est actualisée dans des « opérations actives ». S'agissant du tailleur de pierre, par exemple, ses outils et ses matériaux ne sont des moyens réels que pour autant qu'ils sont employés dans un faire effectif, sinon ils ne sont que « des moyens potentiel s ». Dans un faire effectif les outils co-opèrent, dans un agencement déterminé, avec des matériaux externes (des pierres, notamment, qui ont une certaine texture, toujours singulière, et un certain mode de comportement en réponse à ce qu'on leur fait ), avec des énergies, des techniques, un savoir-faire et des habiletés gestuelles, pour produire un certain résultat visé : c'est cette « conjonction coordonnée » de choses hétérogènes qui, une fois mise au point et routinisée, forme l'art du tailleur de pierre. Précisément c'est une telle organisation stabilisée, canalisant et structurant des énergies externes et internes, qui, pour Dewey, forme une habitude.

Je le cite, en poursuivant l'exemple du tailleur de pierre : ses outils et ses matériaux ne sont des « moyens réels que quand ils entrent en conjonction avec l'œil, le bras et la main dans une opération spécifique. Et, de façon corollaire, l'œil, le bras et la main ne sont des moyens à proprement parler que quand ils sont en opération active. Et chaque fois qu'ils sont en action, ils coopèrent avec des matériaux et des énergies externes. Sans le soutien de quelque chose qui est au-delà d'eux, le regard de l'oeil est vide et le mouvement de la main est maladroit. Ils ne sont des moyens que quand ils entrent dans une organisation avec des choses qui produisent par elles-mêmes des résultats déterminés. Ces organisations sont des habitudes » (*Ibid.*, p. 25-26). Une des conséquences est que ce que les objets font faire aux gens (y compris via leurs *affordances*) est fonction de leur constitution (l'herbe ne fait pas brouter les carnivores !), de leurs habitudes, de leurs savoirs et savoir-faire.

### *Une pratique très ordinaire*

Dans mon dernier exemple, qui concerne une pratique culinaire – faire une mayonnaise – je voudrais montrer une autre modalité du « faire-faire » des objets impliqués (qui sont très divers : un récipient, un fouet, de l'huile, un œuf, du sel, de la moutarde). Cette modalité tient au fait que beaucoup d'activités sont des procès séquentiels et sériels consacrés au façonnement

progressif d'un produit avec des outils et des matériaux. Souvent ce sont des matériaux qu'il a fallu apprêter, par exemple faire venir l'œuf à la même température que l'huile. Qui dit procès dit changement progressif de quelque chose orienté vers un *terminus ad quem* » – en l'occurrence, la transformation du mélange d'huile, d'œuf, de sel et de moutarde en quelque chose qui ressemble à une mayonnaise. Un tel changement est extérieur à l'opérateur humain, qui change aussi continûment au cours du procès ; mais pour qu'il se produise il faut des opérations de l'agent humain, qui doivent être faites selon des modalités précises (par exemple le versement de l'huile doit être progressif). C'est ce changement externe du mélange en question, et notamment la « prise » de la mayonnaise – qui se voit à l'épaississement et à la coloration du mélange et se sent par l'accroissement de sa résistance – qui sert de mesure aux interventions de l'opérateur, et notamment de repère pour moduler son activité, lui donner son rythme, régler ses gestes, en particulier décider de sa cessation (cf. Descombes, 1995). Important alors la concentration de l'attention sur l'objet sur lequel l'activité porte, l'observation et l'évaluation de ses transformations au fur et à mesure du développement du procès et au regard de la fin visée, la prise en compte des résultats des opérations déjà effectuées, l'estimation de la tâche encore à réaliser, le repérage dans l'objet d'indices sur lesquels se régler, l'alerte devant ce qui va ou peut s'y produire, etc. Et tout cela via une réflexion qui n'est pas à proprement parler réfléchissante.

On retrouve ici le couplage d'opérations de natures différentes déjà évoqué à plusieurs reprises. Il y a bien une opération (notamment de nature chimique) qui s'accomplit d'elle-même dans le récipient, sans laquelle il n'y a pas de prise de la mayonnaise. Mais il faut que l'agent humain en crée les conditions par ses propres opérations. Si l'opération interne au mélange lui reste opaque, il peut cependant savoir, au vu de l'objet sur lequel il opère, si elle a lieu ou pas, et c'est ce résultat manifeste qui guide l'accomplissement de ses propres opérations.

\*

\*      \*

On se rend ainsi compte que le « faire » et le « faire faire » des objets revêtent des modalités très différentes selon les activités, et qu'ils dépendent de plusieurs paramètres. Les objets ne font pas seulement faire ; ils sont aussi des centres actifs d'opération. Mais si leurs opérations relèvent d'un fonctionnement, qu'il ait sa source dans les lois de la nature ou dans une invention technique, elles requièrent un couplage avec des opérations d'une nature différente, celles précisément que rendent possibles la possession d'une réelle capacité d'initiative et la possession d'habitudes, de savoirs et de savoir-faire.

La principale leçon que j'en tire est qu'il faut éviter a) de faire un « traitement en gros » de l'agentivité des objets ; b) de l'absolutiser – de la couper de ce qui la rend possible ainsi que l'opérativité des objets dans l'expérience ; c) et de l'anthropologiser.

### Références

- Descombes V., 2004, *Le complément de sujet*, Paris, Gallimard.
- Descombes V., 1995, « L'action », in D. Kambouchner (éd.), *Notions de philosophie*, 2, Paris, Gallimard.
- Dewey J., 1922, *Human Nature and Conduct*.
- Ingold T., 2012, « Towards an Ecology of Materials », *Annual Review of Anthropology*, 41, p. 427-42.
- Latour B., 1994, « Une sociologie sans objet », *Sociologie du travail*, 36(4), p. 587-607.
- Latour B., 2006, *Changer de société. Refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte.
- Mead G.H., 2006, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, PUF [1934].
- Schmidgen H., 2013, « The materiality of things ? Bruno Latour, Charles Péguy and the history of science », *History of the Human Sciences*, 26 (1), p. 3-28.
- Simondon G., 1989, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier.